

AU THEATRE DE PARIS

## La "Revue" de Roland Petit

**D**E tous les chorégraphes contemporains, Roland Petit est sans doute celui qui a le plus d'imagination et de volonté créatrice. On l'a bien vu dans ce court ballet de Marius Constant, La Peur, où il a trouvé notamment pour sa variation et les évolutions des groupes plusieurs mouvements et attitudes qui traduisent avec originalité le sentiment que suggère le titre.

Alors, pourquoi nous offre-t-il ensuite tout au long de la soirée un spectacle où le chant et la déclamation supplantent presque constamment la danse? Nul ne songerait à s'en plaindre pourtant s'il avait puisé son inspiration aux sources effervescentes et authentiques du music-hall, si lui-même et ses interprètes possédaient le minimum de voix indispensable pour se faire entendre — et l'on n'est guère exigeant pourtant sur ce point au royaume de la chansonnette.

Au lieu de cela, le théâtre de Paris réunit sur son plateau une pléiade de danseurs aussi séduisants dans le ballet lyrique que dans le ballet fantaisie, mais ils y font un métier que de toute évidence ils ignorent. C'est là une lourde aberration.

Il y a pire: un oratorio vaguement dansé, pompeusement déclamé, signé par Léo Ferré: La Nuit. Cette Nuit est la quintessence de la poésie symboliste de quatre sous dévalués, du snobisme, de la pauvreté du néant dont il faut à tout prix purger le théâtre et l'art en général. Le texte est trop creux pour qu'on puisse le dire plat. Comment le chorégraphe du Loup et de Carmen a-t-il pu croire à l'existence de ce simili ballet?

Reste enfin une opérette plus ou moins dansée: Valentine, ou le vélo magique, une sorte de féerie à propos du Tour de France. La musique de Michel Legrand en est agréablement facile, les décors d'André François et les lyrics de Raymond Queneau pleins de fantaisie et d'esprit. La synthèse de toutes ces vertus donne un bien mince résultat. Il y a trop de temps morts, trop de redites et la reconstitution du grand escalier, cher aux Folies-Bergère, a un petit air misérable que confirme le mince filet sonore qui monte de l'orchestre. C'était pourtant le moment de

jeter au vent feux, flammes, plumes et paillettes.

Je ne miserais pas sur l'avenir de cette « revue » si Renée Jeanmaire ne lançait pas dans la bataille tout son charme, toute sa gaieté, toute sa verve parodique. Mais — encore un regret — tant de talent au service d'une si petite cause: un inutile gaspillage.

Ce joyeux spectacle nous apporte en somme trop de motifs de tristesse.

Claude Baignères.